CANTINHO-PEREIRA (Pedro), Un « malgré nous » dans l'engrenage nazi. Les sacrifiés de l'Histoire

L'Harmattan, 2015, 208 p.

Georges Bischoff

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2286>

DOI : 10.4000/alsace.2286

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 516-518

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Georges Bischoff, « CANTINHO-PEREIRA (Pedro), Un « malgré nous » dans l'engrenage nazi. Les sacrifiés de l'Histoire », *Revue d'Alsace* [En ligne], 141 | 2015, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 27 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2286> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2286>

Une fois cette question évacuée, le rôle d'Huntziger avant 1939 est trop vite expédié : les troupes coloniales, la Grande Guerre, le corps d'occupation français en Chine, la mission militaire française au Brésil, le Levant auraient sans doute mérité d'amples développements. La formation d'un homme conditionne forcément pour une grande part ses réactions face à l'événement. L'auteur de ce livre a choisi de se concentrer sur la Seconde Guerre mondiale. Commandant de la 2^e armée en septembre 1939, Huntziger est considéré par certains comme le responsable de la défaite de Sedan en mai 1940, mais il se voit tout de même confier, quelques jours plus tard, un groupe d'armées par le général Weygand, qui vient de remplacer Gamelin à la tête de l'armée française. Devenu une fois le calice bu jusqu'à la lie le chef de la délégation française de la commission d'armistice à Wiesbaden, il essaie tant bien que mal, de protester contre l'annexion de fait de l'Alsace-Moselle par l'Allemagne nazie.

Successeur de Weygand au poste de ministre secrétaire d'État à la Guerre du Maréchal, il est volontiers taxé d'anglophobie – en une période où ce sentiment est largement partagé, après Mers el-Kébir. Appliquant sans états d'âme la législation antijuive dans l'armée, il protège néanmoins quelques personnalités, comme le général Darius Bloch, frère de l'aviateur Marcel (tous deux plus tard connus sous le nom de Dassault). Tout en organisant l'armée d'armistice et en collaborant avec l'occupant selon les directives officielles, il s'emploie à créer des structures clandestines susceptibles de faciliter une éventuelle reprise des combats. C'est au retour d'une tournée d'inspection en Afrique du Nord, dans laquelle tous ceux qui n'ont pas renoncé à la lutte place leurs plus sûrs espoirs, qu'il se tue dans un accident d'avion, le 12 novembre 1941.

Aujourd'hui bien oublié, Huntziger, à la carrière forcément peu faite pour susciter la sympathie dans le contexte du début du XXI^e siècle (colonies, Vichy), est cependant un personnage complexe – comme son temps. Rien ou presque n'existait sur lui à ce jour et Jean-Claude Streicher fait plus que défricher le terrain par cette première biographie.

Jean-Noël Grandhomme

Malgré-Nous

CANTINHO-PEREIRA (Pedro), *Un « malgré nous » dans l'engrenage nazi. Les sacrifiés de l'Histoire*, L'Harmattan, 2015, 208 p.

Paru dans la collection « Mémoires du XX^e siècle », ce livre n'est pas la réécriture du témoignage d'un des cent-trente mille Alsaciens-Lorrains incorporés de force dans l'armée allemande entre 1942 et 1945 ou un récit de deuxième main, mais une œuvre d'historien, qui combine décalage et empathie. L'auteur est un universitaire portugais, qui a longtemps vécu en

France, notamment treize ans à Strasbourg où il est arrivé en 1975, dans la vague de décompression qui a suivi la révolution des œillets dans son pays natal ; « la grâce d'une naissance tardive » lui a valu d'échapper aux sales guerres d'Angola et du Mozambique, auxquelles ses aînés ont été confrontés.

La rencontre d'un malgré-nous en villégiature en Algarve, Paul Freundlich, est à l'origine de ce jeu de miroirs plutôt inhabituel. L'enquête se fonde sur un texte écrit près d'un demi-siècle après les événements et sur des entretiens : l'enjeu est une mise en perspective de ces « six années de jeunesse perdue », de la mémoire personnelle à la dimension historique. Elle suit la chronologie mais s'accompagne de commentaires.

P. Freundlich suivait un apprentissage d'imprimeur quand il est évacué, à 17 ans, en septembre 1939 : il se retrouve dans le sud-ouest, comme de nombreux Strasbourgeois, trouve un travail à Agen et fait partie des rapatriés de l'été 1940. Retour au foyer sans incidents – à une exception près, la recherche de Juifs dans le train au passage de la ligne de démarcation (p. 54) –, et reprise d'une vie normale dans une ville restée intacte sous la croix gammée. L'annexion de fait est perçue comme le retour de balancier et, semble-t-il, comme un soulagement après l'exil de la drôle de guerre : le régime nazi n'a, apparemment, pas de peine à digérer une majorité d'Alsaciens germanophones.

Les pages relatives à l'intégration de l'Alsace dans le Reich sont celles qui mériteraient la plus grande attention : en effet, à peine sorti de l'adolescence, Paul Freundlich est précocement happé par l'*Arbeitsdienst* (la date n'est pas donnée) et envoyé dans une imprimerie près de Heilbronn. Cette propédeutique de l'incorporation de force se poursuit dans une usine d'armement à Stuttgart en octobre 42, dans un climat disciplinaire qui annonce la suite. Il est présent à Cologne lors d'un bombardement aérien et prend part aux opérations de déblaiement, en compagnie, dit-il, de prisonniers de Buchenwald.

Mobilisé à la mi-43, il renonce à se soustraire au service armé pour ne pas compromettre sa famille, il fait ses classes entre Prague et Wismar avec un certain nombre de compatriotes : ses souvenirs insistent sur l'instruction militaire qu'il reçoit à cette occasion – elle est dure, comme on peut le penser –, mais ne s'attardent guère sur leur environnement idéologique. L'entraînement sert à formater des soldats. Intégré dans une section de DCA, il reçoit le baptême du feu dans les Balkans, stationne notamment à Belgrade, puis combat en Hongrie où l'armée allemande affronte le rouleau compresseur soviétique jusqu'en mars 1945. C'est un enfer : son unité est décimée, le matériel, usé jusqu'aux dernières limites, mais la discipline reste forte. Les ennemis sont des « Mongols » – un topos de la propagande nazie. Se pose alors la question classique des

connaissances des combattants : que savent-ils des opérations auxquelles ils prennent part ? Apparemment, fin 44, début 45, l'Allemagne mène une contre-attaque victorieuse (p. 137, p. 145). La discipline reste intacte, même lors du repli vers l'Autriche au début du printemps 45, vécu comme un retour au pays. Mais c'est alors que se produit l'hallali – corps à corps entre blindés, assauts désespérés, montée en ligne de gamins fanatisés et de vieillards du *Volksturm*, dans un climat d'héroïsation qu'on a de la peine à comprendre (p. 159). Cette débâcle s'achève le 8 mai 1945, avec le sabordage des chars de l'unité de P. Freundlich et sa reddition aux Américains, plutôt qu'aux Russes – ou qu'aux Français, présentés sous un jour peu aimable, « assoiffés de vengeance » et « méconnaissant l'histoire de l'Alsace » (p. 171).

L'intérêt de ce témoignage tient, évidemment, à la singularité de son héros (qui n'a pas connu Tambov, comme des milliers de ses camarades) et de son porte-parole. On y relève un très grand nombre d'informations sur les conditions matérielles d'un soldat en campagne – le système D est la règle –, et sur son état d'esprit, son moral (le rôle de la fiancée, la place de la famille, etc.) Respectueuse de sa source, peut-être trop, d'ailleurs, la relecture de l'historien évite le pathos ou les aigreurs du genre autobiographique. Elle aurait pu donner lieu, cependant, à une chronologie récapitulative et à des cartes.

Georges Bischoff

PENAUD (Guy), *Oradour-sur-Glane. Un jour de juin 1944 en enfer*, Geste-Editions, 2014 (Témoignage), 348 p.

Guy Penaud, commissaire de police en retraite, s'est fait historien, passant ainsi d'un type d'enquête à un autre.

Le livre qu'il consacre à Oradour répond, comme il l'explique dans son avant-propos, à une obligation morale et historique. À ses yeux, « une tâche de re-écriture historique de ces faits tragiques est aujourd'hui nécessaire » en particulier à cause du positionnement des « historiens officiels [?] de la division allemande [qui] répugnent à évoquer objectivement les faits. Ils préfèrent s'en tenir à l'aspect purement militaire des actions menées par cette unité ». L'ouvrage choisit donc de suivre pas à pas la division Das Reich coupable du massacre pour comprendre l'enchaînement des décisions et des actions qui y menèrent : pour les lecteurs français, l'angle d'approche est original.

L'auteur présente les principaux acteurs et établit les faits avec forces détails et citations. Si cette richesse informative est remarquable, la volonté de présentation objective des faits amène Guy Penaud à « fournir ses preuves » dans le corps même du texte ce qui l'alourdit considérablement. N'eut-t-il pas mieux valu, par exemple, mettre en annexe les noms et grades